

Plus isolé par son trouble, par les remords que par la solitude, son désordre se trahissait par des gestes presque furieux.

Imprudent ! il livrait son secret aux quatre vents du ciel, sans s'être demandé si près de là une oreille indiscrette n'allait pas le recueillir pour s'en servir plus tard comme d'une arme terrible.

— Ami, disait-il, tu es là, ô mon maître ! pour tous, mort ; pour moi, vivant...

Toi si fier jadis de ta science, qu'est devenue ta science ? Là, sous cette terre, ton cœur bat encore, mais qui entendra ses battements, sinon moi ?...

Imprudent ? comment n'as-tu pas deviné que ton élève, l'élève d'Exili l'empoisonneur, trahirait son maître, comme autrefois Judas !

Tu m'as donné la clef de la science, qu'ai-je besoin de toi, maintenant ? Tu ne m'as pas dit ton dernier mot, sois tranquille, je le trouverai.

Ah ! ah ! continua-t-il avec un éclat de rire sinistre, le vieux maître n'humiliera plus son élève ; le maître mort, l'élève commande à son tour, et désormais je suis seul maître du secret terrible de la mort.

Un instant encore il demeura immobile ; puis replaçant son chapeau sur sa tête et repoussant avec mépris la terre du monticule :

— Maître, dit-il en ricannant, si tu pouvais me voir à cette heure, tu m'admierais.

A ma place, tu ferais ce que je fais ; je ne veux ni un maître, ni un complice ; je suis digne de toi. Adieu, Exili, adieu ton élève Sainte-Croix te salue.

Et il s'éloigna sans détourner la tête, marchant à grands pas vers cette brèche que lui avait montré le fossoyeur.

Il était temps.

A contenir la fureur d'Olivier, les forces de Cosimo s'épuisaient.

Ni l'un ni l'autre n'avait entendu le monologue du gentilhomme ; à peine la brise apportait-elle à leurs oreilles quelques sourdes exclamations ; mais à ses gestes ils devinaient un ennemi.

Pour Olivier, pour Cosimo, il était évident que cet homme connaissait le secret terrible et qu'il repoussait du pied le marquis dans l'éternité.

Vingt fois Olivier avait voulu courir sur lui, l'attaquer et le tuer ; Cosimo l'avait retenu de force.

— Et le temps de la lutte, murmurait-il, ne serait-il pas, en admettant que vous sortiez vainqueur, ne serait-il pas encore du temps perdu ?

— Le misérable ! disait Olivier. Je le retrouverai.

Enfin l'étranger disparut sous les arbres.

D'un bond Cosimo et Olivier furent près de la fosse.

## ÉPILOGUE

### XII

#### RESSUSCITÉ

— Où, suis-je ?

Telle fut la première pensée qui surgit, au réveil, dans le cerveau troublé d'Exili.

Habitué à vivre dans l'obscurité, ses yeux étaient blessés par la vive lumière du jour, qui entraît à flots par deux hautes fenêtres.

Il se souleva péniblement et jeta un regard étonné sur les objets qui l'entouraient.

La pièce assez spacieuse dans laquelle il se trouvait, d'une décoration simple, avait un aspect presque monacal.

La couchette basse sur laquelle il reposait, une dormeuse, des sièges recouverts en cuir, une table à pupitre, un lavabo, un coffre en bois de cèdre, des livres rangés sur une tablette fixée à la muraille nue, en composait l'ameublement.

Cet examen sommaire terminé, il se dirigea d'un pas mal assuré à travers la chambre, ouvrit une des croisées et respira à longs traits l'air matinal qui rafraîchissait sa poitrine et donnait un jeu plus libre à ses poumons brûlés.

Le soleil était déjà haut sur l'horizon et les oiseaux tapageaient dans les arbres d'un jardin dont il apercevait les cimes.

En face, s'élevait les toits bleus en trapèze des deux pavillons d'un hôtel qui, à en juger par son architecture, devait avoir été construit sous le feu roi Louis XIII.

— Où suis-je ?... se demanda encore Exili en passant la main sur son front.

Il me semble qu'un voile est étendu sur ma mémoire et obscurcit la lucidité de mes souvenirs...

Cependant je ne suis pas le jouet d'un songe, mon cerveau n'est pas sous l'influence morbide d'une illusion vaine, d'un mirage trompeur, d'une hallucination décevante...

Oui, j'étais prisonnier d'État, plongé dans l'ombre et noyé dans la lourde atmosphère d'un cachot de la Bastille.

Je me souviens !... Je me souviens !...

Je ne rêve pas !...

Olivier est venu !...

Cette chambre de bénédiction doit être la sienne... Je suis libre !...

Ah ! il y avait longtemps que je n'avais vu le soleil, respiré cet air subtil et pur, embaumé du parfum des fleurs, entendu chanter les oiseaux dans les arbres.

Autrefois aussi, plus loin, j'étais jeune, beau, riche, noble, aimé, sous le ciel élément et doux de l'Italie.

Mes palais baignaient leurs pieds blancs dans les flots bleus du Tibre, de la mer de Naples et de l'Adriatique.

Mes villas miraient leurs colonnades et leurs fantômes de marbre dans le miroir des grands lacs de Come et de Garde.

J'étais le roi de ces paradis terrestres.

O ma jeunesse, ma beauté, ma fortune, mon nom et mon honneur, ma force, mon amour et ma liberté, oui, j'ai donné tout cela pour les faveurs amères d'une divinité morose, implacable et jalouse.

O science, maîtresse inexorable, que tes amants n'apaissent que par des hécatombes, qu'as-tu fait pour moi, qui t'offrais en holocauste des victimes humaines ?

Que m'as-tu donné en échange ?

Quelques secrets qu'un enfant apprendra un jour sur le banc des écoles.

Et toi, Mort, pâle sœur de la Vie, toi qui n'as jamais trahi, toi dont je porte les sinistres couleurs, toi qui m'as vu passer de l'ombre de mon laboratoire à l'obscurité d'une prison et à la nuit de la tombe, pourquoi ne m'as-tu pas gardé dans tes bras où je m'étais endormi ?

Me voilà donc vieilli, humilié, vaincu comme un ange rebelle au pied du maître.

O Dieu, il ne te faut autre chose que le joyeux cantique de ces oiseaux chanteurs, mélodies aériennes de tes artistes ailés, pour